

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VILLE

NOUS L'AIMIONS, malgré sa façon d'être au monde qui nous prenait souvent à revers de nos songes. Nous l'aimions têtue et dévoreuse, rebelle et espiègle. Avec ses commotions d'orage et de feu. Avec sa gouaille au mitan d'un déhanchement de carnaval. Ses secrets invincibles. Ses mystères maîtres des carrefours la nuit. Ses silences hallucinés. Les cuisses lentes de ses femmes, les yeux de faim et d'étincelles de ses enfants, les apparitions phosphorescentes de ses dieux. Pour la douceur-surprise-et-couleur dans les nuages en feu dans sa baie l'après-midi.

Nous l'aimions malgré sa misère. Malgré la mort qui selon la saison longe les rues à visage découvert. Sans remords. Sans même ciller. Nous l'aimions à cause de son énergie qui déborde, de sa force qui pouvait nous manger, nous avaler. À cause des enfants des écoles en uniforme qui l'enflammaient à midi. À cause de son trop-plein de chairs et d'images. À cause des montagnes qui semblent sans cesse vouloir

avancer pour l'engloutir. À cause du toujours trop. À cause de cette façon qu'elle avait de nous tenir et de ne pas nous lâcher. À cause de ses hommes et de ses femmes de foudre. À cause de... À cause de...

Et je l'aimais dans ces minutes fugaces où une journée inondée de lumière coule jusqu'à un crépuscule alangui de mauve et d'orange. Ces minutes où, des quatre coins de la ville, des feux montent des ordures empilées et nous brûlent les yeux. Ce moment où des pyromanes crucifient sa misère pour la faire taire. Où nous avançons apaisés, à moitié aveugles dans une brume mensongère, mais où nous avançons quand même. Ce moment où nous pouvions nous écouter les uns les autres des heures entières. Ce moment de la parole nue. Forte. Sans les oripeaux, sans les béquilles du monde. Ce moment où nous allions chercher la parole très loin ou à fleur de vie. Les paroles qui arrivaient de ces terres étaient lointaines, douces, secouées de rires, déchirées, brûlées, fragiles, puissantes, précieuses.

Le 12 janvier 2010 à 16 heures 53 minutes, dans un crépuscule qui cherchait déjà ses couleurs de fin et de commencement, Port-au-Prince a été chevauchée moins de quarante secondes par un de ces dieux dont on dit qu'ils se repaissent de chair et de sang. Chevauchée sauvagement avant de s'écrouler cheveux hirsutes, yeux révoltés, jambes disloquées,

sexe béant, exhibant ses entrailles de ferraille et de poussière, ses viscères et son sang. Livrée, déshabillée, nue, Port-au-Prince n'était pourtant point obscène. Ce qui le fut, c'est sa mise à nu forcée. Ce qui fut obscène et le demeure, c'est le scandale de sa pauvreté.

Le 12 janvier 2010 à 16 heures 53 minutes, le temps s'est fracturé. Dans sa faille, il a scellé à jamais les secrets de notre ville, englouti une partie de notre âme, une âme qu'elle nous avait patiemment taillée à sa démesure. Dans sa faille, le temps a emporté notre enfance. Nous sommes désormais orphelins de cent lieux et de mille mots. Les rues jouent à colin-maillard, *lago kache*, avec nos souvenirs. Certaines façades sont des ombres, et des fantômes y rôdent déjà que nous croyons toucher des yeux.

Parce qu'on se fait au temps qui passe, inexorable, mais pas à sa chute si brutale.

Nous ne saurons plus quoi raconter à nos petits-enfants. Nos paroles de vieillards résonneront à leurs oreilles comme des ritournelles. Ils nous soupçonneront d'avoir perdu la raison et ne prêteront plus attention à ce que nos lèvres balbutieront. À ce que nos gestes dessineront devant leurs visages. Nos doigts noueux pour eux resteront à jamais muets.

Il était une fois une ville où les funérailles de l'église Sainte-Anne étaient aussi animées qu'un spectacle de la

commedia dell'arte, où les scribes, assis sur un trottoir entre le Palais national et la direction générale des Impôts, vous refaisaient une identité à la demande.

Il était une fois une ville aux souvenirs-demoiselles et aux mots-qui-tremblent-et-sourient, cent fois réinventée par ses poètes :

*Omabarigore la ville que j'ai créée pour toi
En prenant la mer dans mes bras
Et les paysages autour de ma tête
.....
Omabarigore où sonnent
Toutes les cloches de l'amour et de la vie*.*

Il était une fois une ville où des pieds calleux se mêlaient à d'autres pieds calleux dans un marché aux cheveux de ferraille, qui semblait se hisser pour regarder sa sœur jumelle sur les bords du Bosphore.

Il était une fois une ville où les âges se télescopiaient dans une vertigineuse agitation : BlackBerry, *tap tap*, sono à fendre les oreilles, portefaix en sueur, 4 × 4, bitume et boue. « *Madanm fêw kado yon ti monnen tanpri**.* »

Il était une fois une ville où deux cathédrales côte à côte semblaient se chuchoter les récits de ses épopées anciennes,

* Davertige, *Anthologie secrète*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2003.

** Madame, un peu de monnaie, s'il vous plaît.

ses soubresauts, toujours aussi imprévisibles que ses douces, et bien sûr ses sortilèges.

Il était une fois une ville où les arbres et les dieux veillaient la nuit :

*Port-au-Prince dort
et tout autour vacillent les plaines
menant jusqu'à nos pieds leurs causeries de bois sec*.*

Il était une fois une ville où un homme et une femme avançaient dans le feu dévorant d'une rencontre...

... à Pacot. Sur ces hauteurs d'où l'on peut voir Port-au-Prince dans les feux du crépuscule.

C'est l'heure où on assiste à la montée du silence qui tamise le grand charivari des journées tournées et retournées...

Il était une fois une ville.

* Syto Cavé, *Mémoires d'un balai*, 1971.